

decine ait encore découvert, l'ipécaouaha celui de la dysenterie, l'opium un des meilleurs calmants, les cantharides des vésicatoires très-puissants, il ne doit pas moins s'en suivre qu'en restreignant le mot spécifique à sa juste valeur, on ne doit l'employer que pour des substances qui, dans le plus grand nombre de cas possible, conviennent à une espèce de maladie, sans croire pour cela que, dans toutes les circonstances, ce prétendu spécifique soit en état, plus que tout autre, de remplir d'une manière certaine et constante les vues de celui qui le prescrit et la véritable nature de la maladie; la disposition d'administrer un remède dans telle ou telle circonstance, l'instant de le mettre en usage, sa dose et son choix, ne sont-ce pas autant de considérations qui doivent rendre souvent le meilleur spécifique inutile, et quelquefois nuisible?

Le premier spécifique, aux yeux d'un artiste vétérinaire doit être l'application méthodique d'un moyen simple, d'une opération faite à propos, une saignée locale, des incisions, des scarifications, des frictions sèches ou humides, onctueuses ou alcooliques, des sétons à diverses parties du corps, des douches, des cautères, de bains chauds ou froids, ou de vapeur; le repos ou un exercice modéré, les mastica-toires, les lavements, l'usage du vert, de l'eau blanche, des acides, de l'eau miellée et du sel suffisent souvent pour sauver l'animal.

C'est à ces moyens plutôt qu'aux médicaments qu'ils administrent au même temps, qu'on doit les succès qu'ils ont obtenus dans le traitement des maladies internes.

De là l'importance de nos écoles vétérinaires, dans le pays. Pour guérir les différentes maladies des animaux, il faut en connaître l'anatomie et la physiologie; il est impossible de traiter les différentes maladies qui se présentent chez l'animal, sans cette science de médecins vétérinaire, et c'est à bon droit qu'elle doit faire partie du programme d'enseignement dans nos écoles d'agriculture.

Le Conseil d'agriculture a bien voulu encourager l'établissement à Montréal d'une école spécialement consacrée à l'étude de l'art vétérinaire. Pour encourager davantage les élèves à l'étude de cette science appelée à rendre de grands services dans le pays, les Membres du Conseil d'agriculture, à leur Séance du 21 octobre dernier, ont bien voulu offrir trois médailles d'argent pour être mise au concours des élèves du Collège Vétérinaire à Montréal, à la fin de chaque session de ce Collège. Nous félicitons les membres du comité exécutif du Conseil d'Agriculture pour l'encouragement qu'ils accordent à l'étude de l'art vétérinaire. Quoique nous ayons à reprocher à quelques membres du Conseil d'agriculture leur indifférence à l'égard du journalisme agricole, spécialement de la *Gazette des Campagnes*, nous ne nous empresserons pas moins à signaler le bien qu'ils opèrent en faveur de l'agriculture. S'ils ont quelques griefs contre la *Gazette*, nous n'avons pas à en scruter la cause; pour nous, nous nous contenterons de travailler, dans la mesure de nos faibles ressources, à coopérer au bien-être des cultivateurs.

*Des épizooties.*—Les animaux domestiques sont assujettis à des maladies particulières qui appartiennent à leur organisation, et à d'autres qui les affectent indistinctement.

Beaucoup de personnes confondent les épizooties avec les maladies contagieuses; mais il est très-important de les distinguer, et on le peut toujours quand on considère que les dernières se communiquent par le contact médiat ou immédiat, et que les premières tiennent presque toujours à une constitution atmosphérique particulière, à des aliments ou à des boissons altérées. Cependant il est des temps et

des lieux où certaines maladies contagieuses sont si générales, qu'il est permis de les appeler épizootiques; il en est ainsi de celle qui se fait vivement sentir dans notre province depuis quelques mois.

Il y a encore peu d'années que l'opinion qu'il était indispensable de tuer tous les animaux soupçonnés d'épizootie, et tous ceux qui avaient communiqué avec eux, était regardée comme la seule raisonnable. En conséquence, bien des milliers de chevaux, de bœufs, de vaches, de moutons, etc., qui auraient pu être sauvés au moyen de précautions les plus simples, ont été massacrés sur l'avis des médecins et par ordre de l'autorité. Aujourd'hui, grâce à l'institution d'écoles vétérinaires, on soupçonne que ce moyen d'empêcher de mourir d'épizootie n'est pas le plus conforme à la raison et à l'intérêt général ou particulier, et qu'en recherchant la cause de la maladie, on peut arrêter plus ou moins ses ravages.

Nous n'entreprendrions pas ici de donner un traité sur les épizooties; ce serait peu utile aux cultivateurs, chacune de ces maladies se présentant toujours avec des circonstances propres à embarrasser ceux qui ne sont pas familiarisés avec elles. Un vétérinaire instruit ne pourrait qu'entrer dans ces détails. Nous nous contenterons de présenter à nos lecteurs quelques considérations générales d'hygiène propres à les guider dans les moyens de garantir leurs bestiaux d'épizooties, et que nous empruntons aux meilleurs auteurs vétérinaires.

Nous avons dit plus haut que les épizooties prenaient leur origine dans la constitution de l'atmosphère; et en effet les observations ont constaté que c'était pendant les grandes chaleurs de l'été et pendant les brumes de l'automne qu'elles naissent le plus souvent. On cite des endroits où l'épizootie a disparu presque du jour au lendemain par le changement de l'état de l'air, par le changement de climat, ou même seulement de position.

Des écuries trop basses, trop rarement nettoyées et par conséquent trop humides, trop susceptibles de dégager des gaz délétères, peuvent aussi donner lieu à des épizooties, et malheureusement ces écuries sont encore très-communes dans nos campagnes.

On ne peut nier qu'elles ne soient dues quelquefois à la mauvaise nature des aliments et des boissons: car il a été constaté que plusieurs avaient été la suite: 1o. d'inondations, qu des pluies qui avaient altéré la qualité du foin, où qui s'étaient opposées à ce qu'il devint bon; 2o. de sécheresses qui avaient amené positivement les mêmes résultats en sens contraire; 3o. de la multiplication outre mesure de certaines plantes nuisibles dans les pâturages; 4o. de l'altération des eaux servant à abreuver les bestiaux.

Cette dernière cause est très commune et n'est presque pas observée. Telle mare, tel étang même où on a abreuvé les bestiaux d'une ferme peut devenir pestilentiel après une grande sécheresse pendant les jours les plus chauds de l'été, par la putréfaction de l'eau qu'elle contient, putréfaction résultant de la mort des animaux qu'elle contenait, de la concentration du muilage des matières végétales qui s'y trouvaient dissoute, etc.

Le défaut d'eau est encore une cause très fréquente d'épizootie.

On peut conclure de ce que nous venons de dire que les maladies épizootiques proprement dites ne se communiquent ni par l'air ni par l'attouchement, quoique l'état de l'air les fasse quelquefois naître, et que tous les animaux d'un troupeau, tous les troupeaux d'un pays en soient quelquefois atteints en même temps. Isoler tous les trou-